

ALFRED DE VIGNY

ALFRED DE VIGNY est né à Loches en Touraine, en 1797, mais sa jeunesse s'est écoulée à Paris. Son père, ancien officier de la Guerre de Sept ans, sa mère, issue d'une famille de marins, lui inculquent de bonne heure *la fierté d'être noble*, le regret de l'ancien régime, le mépris de l'Empire et de ses « parvenus ». Gagné par leur *amertume*, l'enfant considère les nobles comme des parias de la société moderne, surtout lorsqu'à la pension Hix, où il entre en 1807, il est persécuté par ses camarades qui jalourent ses succès et son titre de noblesse. « Ces chagrins d'enfant, dira-t-il, laissent dans l'homme une teinte de sauvagerie difficile à effacer ».

Servitude militaire Son père lui avait inspiré *le culte des armes et de l'honneur* : « Je vis dans la noblesse une grande famille de soldats héréditaires ». Ainsi, malgré son hostilité à l'Empire, rêvant de gloire militaire, il prépare l'École Polytechnique. Brusquement, à dix-sept ans, la Restauration fait de lui un *sous-lieutenant* des Compagnies rouges, uniquement formées de gentilhommes. Mais sa seule « campagne » consistera à escorter la calèche de Louis XVIII en fuite devant Napoléon revenu de l'île d'Elbe ; après les Cent jours, versé dans l'infanterie, il subit avec lassitude la monotonie sans gloire de *la vie de garnison*. C'est en vain qu'en 1823, au moment de l'intervention en Espagne, il se fait affecter comme *capitaine* à un régiment de ligne : à la tête de ses hommes il effectue une longue marche de Strasbourg aux Pyrénées, mais au lieu d'aller s'illustrer au combat il retrouve à Orthez, à Oloron, à Pau, la morne existence de garnison. Pour en sortir, il obtient en 1825 un *congé* qui sera prolongé jusqu'en 1827, date de sa *mise en réforme* pour une maladie de poitrine. Du métier militaire il n'a donc connu que *les amertumes* : journées d'ennui, camarades décevants, ambitions brisées. Néanmoins son passage dans l'armée a profondément marqué son caractère : il a développé son sentiment de *l'honneur*, son *abnégation*, son *stoïcisme*.

Le poète romantique Mais, de 1816 à 1825, VIGNY n'a pas été un officier comme les autres : il a déjà une *activité littéraire* et, quand il quitte l'armée, il est presque célèbre. Dès 1816, pour combattre la monotonie du service, il s'est remis à ses études : la Bible, Mme de Staël, Chateaubriand, Joseph de Maistre, Chénier ; il lit dans le texte les écrivains anglais, surtout Byron. Introduit au Cénacle en 1820, il donne ses premiers vers au *Conservateur Littéraire* de VICTOR HUGO qui devient son ami, et en 1822 il publie un recueil anonyme de dix *Poèmes*. En route vers l'Espagne en 1823, s'il rêve de gloire militaire, il n'oublie pas la littérature : au cours des longues étapes, il compose entièrement *Éloa*, épopée en trois chants qui est triomphalement accueillie, et ébauche d'autres poèmes. Lorsqu'il tient garnison dans les Pyrénées, il reste en relations étroites avec les salons littéraires de Paris ; d'ailleurs le calme et la beauté des sites favorisent son inspiration (*Le Cor*).

Dès son congé de 1825 il s'installe à Paris avec sa femme, la jeune Anglaise LYDIA BUNBURY qu'il vient d'épouser à Pau, et se consacre essentiellement à son œuvre : coup sur coup il publie les *Poèmes antiques et modernes* (1826) et *Cinq-Mars* (1826). Après ce roman historique, VIGNY se laisse tenter par le *Théâtre* qui suscite les passions autour de 1830. Il écrit des adaptations en vers de Shakespeare : celle d'*Othello* connaît en 1829 à la Comédie Française un assez vif succès ; il donnera encore, avec moins d'éclat, *La Maréchale d'Ancre* (1831) avant de trouver sa voie avec *Chatterton* (1835).

Philosophie politique et sociale La Révolution de 1830 apporte à VIGNY de *nouvelles déceptions*. Bien qu'il réprovoie les Ordonnances et n'aime guère la dynastie régnante, il se sent lié à elle par ses traditions d'*honneur* ; mais la veulerie du Roi qui abandonne ses partisans le libère de ses « gênantes superstitions politiques ». Sous Louis-Philippe, il devient commandant d'un

bataillon de la garde nationale ; il est même gagné par les *sentiments humanitaires* qui se font jour après 1830, il s'intéresse au christianisme social de Lamennais (p. 293) et à la doctrine des saint-simoniens (p. 385) et il va évoluer lentement vers les idées républicaines.

Renonçant pour quelques années à la poésie, il consacre son œuvre, plus *philosophique*, aux « parias » de la société moderne : il évoque la condition du poète dans *Stello* (1832), d'où il tire le drame de *Chatterton* (1835, cf. p. 255) ; puis celle du soldat, dans *Servitude et grandeur militaires* (1835). Le récit de *Daphné* aborde les questions religieuses (1837).

« *La sainte solitude* » VIGNY connaît alors une *nouvelle série d'épreuves* : la mort de sa mère, la brouille avec ses anciens amis du Cénacle, la rupture de sa liaison orageuse avec l'infidèle MARIE DORVAL, l'actrice pour laquelle il avait écrit *Chatterton*. Désormais, se renfermant dans son amertume, il vivra de plus en plus retiré du monde.

Après un séjour au manoir du Maine-Giraud, en Charente (qu'il vient de recevoir en héritage), et un voyage en Angleterre pour y régler la succession de son beau-père (1838-1839), il mène à Paris une « *vie d'ermite* » et mûrit ses grands poèmes : *La Mort du Loup* (1838), *La Colère de Samson* (1839), *Le Mont des Oliviers* (1839), *La Maison du Berger* (1844), *La Bouteille à la mer* (1847). S'il a connu une crise de pessimisme aigu, il retrouve peu à peu son équilibre, attire à lui les jeunes écrivains, et, après six candidatures malheureuses, finit par être élu à l'Académie (1845).

Il devait éprouver en 1848 une *dernière amertume* : pris d'enthousiasme pour la Révolution, il espère *jouer un rôle politique* et se présente à la députation en Charente, mais il obtient si peu de voix qu'il en est ulcéré. De plus en plus pessimiste, il se retire jusqu'en 1853 au Maine-Giraud où il vit en *gentilhomme campagnard*, et soigne avec une admirable abnégation sa femme qui finira par être impotente et presque aveugle. De retour à Paris où il passera ses dix dernières années, il continue à vivre solitaire, écrivant encore quelques beaux poèmes et continuant de rédiger les impressions qui seront recueillies dans le *Journal d'un Poète*. Il meurt d'un cancer à l'estomac en 1863. C'est son exécuteur testamentaire Louis Ratisbonne qui rassembla dans le recueil intitulé *Les Destinées* (1864) les poèmes parus dans la Revue des Deux-mondes depuis 1843 ou restés inédits.

POÈMES ANTIQUES ET MODERNES

Les *Poèmes* de 1822 sont repris pour la plupart dans les *Poèmes Antiques et Modernes* de 1826, complétés en 1837 et répartis en trois groupes, comme une *Légende des Siècles* :

I. Livre Mystique : *Moïse* (cf. p. 125), *Eloa*, épopée en trois chants, *Le Déluge*.

II. Livre Antique : *La Fille de Jephthé*, *La Dryade*, *Symétha*, *Le bain d'une dame romaine*.

III. Le Livre Moderne : inspiration médiévale : *Le Cor*, *La Neige* ; épisodes espagnols d'un romantisme exacerbé : *Dolorida*, *Le Trappiste* ; épopée moderne : *La Frégate « La Sérieuse »* ; *Élévations* inspirées par des événements récents : *Paris* (1831), *Les Amants de Montmorency* (1832).

Ce recueil est inégal : on y sent trop l'influence de Chénier, Byron, Chateaubriand, et le poète débutant hésite entre un classicisme suranné et un romantisme criard. Toutefois des ensembles épiques comme *Eloa* ou *Le Déluge* offrent déjà de belles réussites poétiques ; *La Fille de Jephthé*, *Le Cor*, et surtout *Moïse* sont des chefs-d'œuvre.

« Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre dans lesquelles *une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique* » (Préface de 1837). Telle est bien la principale originalité de ces *Poèmes* : le procédé du *symbole*, dont VIGNY devait faire un usage si personnel (cf. p. 129) ; et l'indication de problèmes qui seront désormais au cœur de sa *réflexion philosophique* : le caractère sublime de *la pitié* et de *l'amour* (cf. *Eloa*), la *solitude du génie*, l'angoissante question des *rapports de Dieu et de l'humanité* (cf. p. 125). Le poète paraît déjà obsédé par l'injustice de la Toute-Puissance qui frappe innocents et coupables (*Le Déluge*) et qui exige de Jephthé le sacrifice de sa fille (cf. p. 128, n. 35).